



HAL
open science

Le Sud des États-Unis, l'inadmissible altération... Le refus de l'Autre dans "La personne déplacée" de Flannery O'connor

Liliane Dijoux-Galbadon

► **To cite this version:**

Liliane Dijoux-Galbadon. Le Sud des États-Unis, l'inadmissible altération... Le refus de l'Autre dans "La personne déplacée" de Flannery O'connor. Travaux & documents, 1994, 05, pp.115-129. hal-02174243

HAL Id: hal-02174243

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02174243v1>

Submitted on 11 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le Sud des États-Unis, l'inadmissible altération...

Le refus de l'Autre dans
« La personne déplacée » de Flannery O'Connor

Liliane DIJOUX-GALBADON
Lycée du Tampon

Cette nouvelle de Flannery O'Connor fait partie d'un recueil publié en 1955. F. O'Connor est née en Géorgie en 1925 et, si ce n'est un séjour en Iowa pour ses études, elle a passé toute sa vie dans le domaine paternel, jusqu'à sa mort en 1964. D'une famille d'origine irlandaise, elle est catholique et sudiste et son œuvre littéraire est hantée par la violence de la société sudiste.

Dans la mesure où le titre d'une œuvre crée un horizon d'attente pour le lecteur, il importe de donner quelques précisions à propos de celui de la nouvelle étudiée ici. En anglais, l'adjectif « displaced » qualifie une personne ayant dû quitter son pays à la suite de troubles politiques ou militaires. A ce titre, son équivalent en français pourrait être « réfugié ». Mais il faut noter également que le mot fait directement référence, aux États-Unis, à une série de lois (de 1921 à 1948) qui réglementaient l'émigration ; la première instituait des quotas très stricts limitant sévèrement l'émigration non anglo-saxonne aux États-Unis, la dernière supprimait ces quotas. Ainsi, le titre, peu évocateur en français, s'inscrit pour le lecteur américain de l'époque dans le contexte d'un débat national sur l'identité et sur l'altérité, étant entendu que la loi donnait la nette préférence aux Anglo-Saxons protestants. Se protéger contre l'intrusion d'étrangers ne partageant pas le système de valeurs traditionnel de la communauté blanche, protestante essentiellement, semblait

nécessaire à cette époque ; on peut sans peine en déduire que l'arrivée de réfugiés non anglo-saxons et non protestants était ressentie comme une menace. Il est intéressant alors de tenter d'analyser comment la nouvelle de F. O'Connor, en tant que : « lieu où se joue et s'effectue une certaine socialité »¹,

« dit en partie sans le vouloir, [...] dans un mouvement qui, au travers de masques, de ruses, constitution de mythes, métaphores obsédantes etc., tente de résoudre les contradictions vécues et constitue [...] un apport »².

Cette nouvelle est la dernière d'un recueil intitulé en français « Les braves gens ne courent pas les rues », composé entre 1953 et 1955, et elle fait pendant à la première par la violence qui s'en dégage et l'exploitation du thème de l'altérité et de la marginalité : dans les deux nouvelles inaugurant et clôturant le recueil, une violence mortifère naît de la violation d'un espace surdéterminé par un intrus qui en ignore les codes. Cette violence liée à l'intrus apporte le trouble dans les consciences, dans l'ordre social et se solde par une mort absurde autant que violente³. L'Autre qui dérange, le refus de l'Autre par la société sudiste où il s'installe, sont présentés de façon complexe par un écrivain sudiste dans une nouvelle dont le cadre est le Sud des Etats-Unis en crise sociale et économique. A la fois dérangeant et révélateur d'une crise de la société, l'Autre est victime du refus qu'il inspire mais aussi instrument et complice de ce refus. La nouvelle n'est pas un plaidoyer pour la tolérance : elle se fait l'écho des conflits et des peurs inconscientes d'une société particulière dans son organisation et ses valeurs, et confrontée à une crise sévère qui risque de la compromettre définitivement. Quelles sont ces tensions, comment se manifestent-elles dans la nouvelle, quelle vision de la société du Sud est proposée ici au lecteur, tels sont les objets de l'étude suivante, qui, suivant en cela Pierre Barberis, ne cherchera pas dans le texte « des

-
1. Pierre Barberis, « La sociocritique », in *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, D. Bergez coord, Paris, Bordas, 1990, p. 123.
 2. Pierre Barberis, « Littérature et idéologie », in *La nouvelle critique*, N° 39, 1970, p. 18.
 3. Cf. F. O'Connor, « *Les braves gens ne courent pas les rues* », Paris, Gallimard, 1963, rééd Folio, 1981.

illustrations ou des preuves relatives à des réalités socio-historiques déjà connues » mais préférera « tenter de voir clair et de faire voir clair dans les problèmes si complexes de l'affrontement des contradictions, de la prise de conscience et de l'expression »¹.

L'étude se fera à trois niveaux : le premier s'intéressera à l'altérité préjugée et éprouvée par les personnages, le second aux menaces que représente cette altérité pour la société du Sud mise en scène par le texte, le troisième aux contradictions profondes qu'elle révèle. S'agissant d'une étude limitée et modeste faite dans une perspective sociocritique au sens que donnent à ce concept Claude Duchet et Pierre Barberis², il m'a semblé inutile de l'encombrer de notes justifiant les outils conceptuels utilisés, rappelés en bibliographie, ou de justifier mes analyses par un métadiscours d'autorité. Les citations seront uniquement empruntées au texte littéraire, dans l'édition indiquée à la note 3.

Altérité préjugée et altérité éprouvée

L'altérité spectaculaire

L'altérité est affichée dès la première rencontre entre l'Autre et les habitants du Sud. L'intrusion se manifeste d'abord dans les marques extérieures de la personne et l'altérité est attendue, perçue comme un spectacle que chacun des personnages regarde, figé dans l'attente. Ainsi, le récit de l'arrivée de la Personne Déplacée est fait dans les premières pages de la nouvelle du point de vue d'un personnage sudiste ; on y relève de nombreuses occurrences du verbe « voir » et de ses synonymes. L'Autre est par avance figé dans un rôle et réduit dès les premières lignes à l'état d'un objet livré au regard critique parce qu'il fait irruption dans un espace déjà là, déjà occupé. Toute sa personne extérieure est disséquée et jugée à l'aune d'un regard qui l'attend, se poste à sa convenance et qui

1. Pierre Barberis, art. cité, 1970, p. 19.

2. Claude Duchet, « Positions et perspectives » in *Sociocritique*. Paris, Nathan, 1979.

Pierre Barberis, art. cité, 1990.

s'acharne à le réifier, tout en comparant l'image à son fantasme. L'Autre est « la Personne Déplacée », mise à distance par des guillemets encadrant une identité réduite à son statut de réfugié, sur lequel le personnage spectateur fait à sa guise la mise au point « comme pour une photo de famille », et il est flanqué d'une compagne semblable à « une cacahuète » (cf. p. 218-219).

L'assurance donnée par les préjugés au personnage sudiste est telle que la confrontation de la réalité visible au fantasme semble choquante quand celle-là ne correspond pas à celui-ci ; alors, l'inquiétant, l'inadmissible est en ce que, contre toute attente, l'Autre ressemble « à tout le monde » (p. 219). Cette défaite du préjugé, cette ressemblance constatée de visu, loin de soulager ou de rassurer, est justement ce qui retient encore l'attention : l'identité de l'Autre à soi ne peut être qu'illusoire puisqu'il est l'Autre. Autant dire que ce qui caractérise le personnage du Sud, c'est la certitude d'être d'essence différente, de recevoir son identité du Sud, qui devient alors un espace social déterminant ceux qui en sont originaires et qui en partagent les valeurs.

Les marques tangibles d'une différence entre soi et l'Autre ne manquant pas, l'Autre se révèle rapidement comme nécessairement irréductible à soi. S'il n'est pas différent physiquement, son maintien en société, sa langue, son patronyme sont autant de repères qui viennent conforter les préjugés du personnage du Sud tout en les faisant ressortir comme tels pour le lecteur. Ainsi, ce qui n'est souvent qu'une différence d'éducation ou de classe sociale dans laquelle la supériorité de la Personne Déplacée est manifeste pour le lecteur, est perçu par le personnage du Sud comme une différence de nature particulièrement répugnante : c'est le cas par exemple du baise-main fait par le réfugié (cf. p. 219).

Dès l'irruption de l'Autre dans le Sud se manifeste donc, dans la nouvelle, la certitude sudiste d'être détenteur d'une identité suffisant à jauger la différence de l'Autre, qui ne peut se confondre avec les membres d'une société forte de son espace culturel et supérieure par définition. Dans la mesure où le personnage sudiste qui apprécie ainsi l'Autre apparaît nettement comme soumis à des préjugés et de mauvaise foi, il est difficile de penser que l'auteur valide le discours de son personnage et il semble légitime de dire qu'il brocarde ici la suffisance de la société sudiste présentée par la nouvelle.

L'altérité linguistique

Très vite, c'est la différence de langue qui devient le signe le plus évident de l'altérité, sur lequel se cristallise le refus de l'Autre. Or, si cette différence apparaît comme insupportable, ce n'est pas parce qu'elle limite la communication et l'échange, mais parce qu'elle est perçue comme une ruse, une impolitesse et une tare. On s'attend tout d'abord à ce que la méconnaissance de la langue anglaise équivale à l'absence de langage car ne pas parler Anglais, c'est ne pas savoir parler (p. 220). Ne pas parler la langue du Sud, c'est déchoir au rang d'une sous-humanité incapable de distinguer les couleurs ou de travailler (p. 220 et 227). Or la Personne Déplacée, bien que ne parlant pas anglais, se révèle immédiatement experte aux travaux en tous genres, pleine de qualités insoupçonnées, vite converties d'ailleurs en termes de rendement économique (cf. p. 228, 231, 262). Tout comme l'apparence extérieure, la méconnaissance de l'Anglais, explicable et appelée à se résorber, passe pour une ruse, un faux-semblant destiné à tromper celui qui accueille l'Autre quand cette différence ne peut plus se réduire à une tare congénitale et quand les préjugés ne tiennent plus face à la réalité (cf. p. 236 et p. 259) : « il comprend tout, il fait seulement semblant de ne pas comprendre pour faire exactement ce qui lui plaît ».

L'Autre va de plus se révéler au quotidien insupportablement différent pour tous les personnages du Sud : ses mœurs sont différentes, sa religion aussi et par son souci de l'ordre, de l'efficacité professionnelle et de la probité, le Polonais va se distinguer, semer le désordre dans une société fonctionnant sur des règles différentes des siennes et faire l'unanimité contre lui.

L'altérité des mœurs et des croyances

Dès les premiers jours, la Personne Déplacée manifeste ouvertement son refus de la paresse, s'indigne du vol continu des maîtres par les employés du domaine et entend y mettre fin. Par cette attitude loyale à l'égard de ses employeurs il dérange le statu-quo d'une société sudiste présentée comme fondée sur la hiérarchie sociale, les trafics en tout genre, l'individualisme forcené et l'appât du gain. Les valeurs du Polonais sont toutes

différentes : pour lui, la valeur d'un homme s'apprécie à son efficacité, à sa compétence, à son honnêteté et non à la couleur de sa peau ou à son titre. Ainsi, la personne déplacée s'offusque de ce que les Noirs volent impunément leurs maîtres et s'exaspère de leur lenteur spectaculaire au travail. De plus, efficace au travail et compétent, l'Autre se révèle une menace directe pour les métayers, d'autant que son sens aigu de l'honnêteté lui intimerait certainement de dénoncer leurs trafics, la fabrication clandestine d'alcool en particulier (cf. p. 228 à 235).

L'Autre est une menace pour chaque représentant de la société sudiste : pour les Noirs, menacés dans leur paresse, pour les métayers, dérangés dans leur contrebande, pour les maîtres eux-mêmes. En effet, l'Autre ne fait pas la différence entre un Blanc et un Noir ; pour lui, la hiérarchie raciale n'est rien au regard de la hiérarchie économique et même un mariage inter-racial ne le choque pas (cf. p. 259). En creux, par le refus unanime que son comportement se voit opposer, se dessine dans le texte une société sudiste dont l'équilibre est précaire et repose sur des accords tacites entre ses éléments ; la paix sociale est préservée au prix de compromissions à tous les niveaux du corps social ; les maîtres ferment les yeux sur les larcins des employés car c'est le prix à payer pour ne pas voir remise en cause leur domination. Parler ouvertement de ces problèmes, c'est rendre publiques des dissensions connues de tous mais soigneusement désamorçées par la règle du silence. L'équilibre précaire d'une société se trouve alors compromis par des conflits ouverts. A ce titre, l'Autre apparaît comme celui qui sème le désordre.

On peut en dernier ressort reprocher au Polonais un certain parasitisme : venu de Pologne, rescapé d'un camp probablement, dans un état physique délabré, il s'engraisse rapidement et ne manifeste aucune reconnaissance à ceux qui lui ont offert gîte et couvert. Le Polonais travaille loyalement et se réfère à un code basé sur l'échange (il fera d'ailleurs rapidement valoir ses droits) et non, comme la société sudiste, sur une vague notion d'assistance mutuelle, de charité obligée ou de hiérarchie naturelle.

Enfin l'Autre est refusé à cause de ses croyances, à cause d'une religion jugée archaïque et grotesque. Il est catholique et il apparaît aux sudistes porteur d'une morale barbare, rétrograde et fort peu pragmatique : être catholique, c'est s'afficher étranger,

c'est être un arriéré (cf. p. 218, 222, 223, 233, 235) et c'est aussi se placer délibérément et inconsidérément sous une autorité morale qui intervient dans le quotidien, par l'intermédiaire de préceptes religieux, du Pape ou d'un prêtre (cf. pp. 263-266). Cette intrusion du catholicisme, ce rappel constant des impératifs moraux dans la vie quotidienne est à ce point incompatible avec la société sudiste que cela peut être assimilé à une obscénité par ceux qui ont « la rigidité puritaine » (p. 263). Par un renversement lié à cette incompatibilité entre morale et vie pratique, ce sont finalement les fondements même du catholicisme qui vont apparaître obscènes, infantiles et subversifs (cf. p. 268). L'Autre, qui en est le relais, risque donc par sa seule présence de gangrèner un corps social dont le séculier est parfaitement isolé et protégé de la morale religieuse.

Altérité menaçante et altérité conquérante

Laisser l'Autre s'installer, c'est se mettre à portée d'une menace. Ne pas juguler la menace par un refus obstiné et souvent de la pire mauvaise foi, c'est s'exposer à devenir un étranger sur son propre territoire, à se voir chassé de chez soi, expulsé du monde civilisé. C'est aussi laisser se déverser dans le Sud une Europe dangereuse et malfaisante, lieu de tous les excès. C'est enfin laisser s'installer le Mal chez soi et le trouble dans les consciences.

La menace territoriale

Le refus de l'Autre est lié dans la nouvelle à la crainte grandissante d'ouvrir la porte, en l'accueillant, à une invasion du territoire qui se soldera, si l'on n'y prend garde, à une prise de possession concrète du sol, des lieux de vie et des rôles sociaux. L'Autre est avant tout perçu comme l'élément d'un tout proliférant, d'une multitude innombrable ; il est à lui seul l'avant-poste de « dix millions de billions » d'Européens prêts à se jeter sur le Sud sitôt la brèche ouverte (p. 225, 241). Aussi, accepter ne serait-ce que deux familles et c'en est fini du monde comme il va dans le Sud : on ne parlerait plus que Polonais, le désordre s'installerait immédiatement avec ses corollaires, le

stupre et la fornication. Tout est sale chez l'Autre, même la mort qui empile dans des camps des monceaux de cadavres nus et le Polonais n'est venu dans le Sud que pour amener des étrangers dans des lieux qui ne leur appartenaient pas, pour y jeter le désordre, chasser les nègres et introduire la Prostituée de Babylone parmi les Justes (p. 225, 239-240-241). Le premier critère d'appartenance à la société sudiste, c'est d'être né dans le Sud et d'y habiter. Ne pas habiter là où l'on est né est suspect et entache l'exilé de non-être (p. 224).

La conquête du territoire sudiste malignement préméditée par l'Autre est pressentie selon un scénario d'autant plus crédible qu'il est cohérent avec la hiérarchie sociale du Sud. L'Autre commencera par chasser les Noirs de la plantation (p. 234), puis les métayers (p. 236, 237). De sombres menaces pèsent sur la propriétaire elle-même (p. 270) qui, avant d'être chassée de sa plantation sera exclue de sa société (p. 274). La parade à ces menaces en chaîne est de défendre les premiers menacés, les Noirs, en réactivant les vieux principes qui fondent la hiérarchie et en ressoudant la communauté.

Le refus de l'Autre, face à cette menace, se crispe vite autour de la défense systématique du territoire ; son infériorité et son caractère malsain s'expliquent par le fait qu'il n'a plus de lieu à lui. Chassé de chez lui par la violence, l'Autre n'est qu'un non-être voué à l'errance et que personne n'a convié à s'installer, d'où la récurrence de formules telles que : « Je suis chez moi », « Il n'avait qu'à pas venir ». La crainte de l'envahissement devient obsessionnelle et fait perdre tout sens critique et toute bonne foi. Par ailleurs, elle actualise un rapport très particulier à l'Europe, dont l'Autre est originaire, mais les Blancs du Sud aussi pour la plupart. L'Autre, dans ce cas est une menace parce qu'il ramène sur la scène du réel un lieu, une histoire et des mœurs jusqu'alors relégués dans le passé des ancêtres. Ne pourrait-on dire alors que la présence de l'Autre est une menace parce qu'il rappelle que les ancêtres ont été aussi, autrefois, des Autres chassés de chez eux, ce que l'on voulait oublier ?

La menace historique

L'Autre vient d'Europe, terre de barbarie où guerres et massacres n'en finissent pas. Les derniers sont très récents et

avec la personne déplacée ressurgit la vision cauchemardesque et jusqu'alors irréelle d'une actualité obscène et insupportable (p. 220). De victime d'une violence, l'Autre devient bourreau, parce qu'il est du lieu où se déchaîne la violence (p. 221). L'image des camps de la mort, initialement vue dans un semi-brouillard aux actualités cinématographiques, s'impose dans le quotidien sudiste, (p. 222, 228, 232) pour finalement s'amalgamer à la présence de l'Autre : l'Autre en disparaissant l'emporterait avec lui (p. 239). Dans cette logique, les massacres en Europe dont on subit l'insoutenable malgré soi se transforment rapidement en un juste châtement divin car « les fils des nations impies seront massacrés » p. 240).

Cette violence séculaire de l'Europe, dont l'Autre est par essence porteur, atteint l'enfant du Sud dans sa chair, en fait une victime innocente et amène la guerre sur le territoire sudiste. Le loyal défenseur de la justice et de l'égalité est pourchassé par son ennemi, l'Européen qui l'a contraint par deux fois à quitter sa terre, sa vie paisible et bien ordonnée, pour aller faire la guerre sur une terre étrangère (p. 233, 265, 272). Pour le métayer qui a fait la guerre en Europe, l'Autre est l'agresseur qui a tenté de le tuer autrefois. Et si ce n'est pas lui, il lui ressemble comme un frère et c'est suffisant. L'Europe est par définition pour ces personnages du Sud un lieu chaotique où l'ennemi, l'Autre emprunte, les traits du Même, un lieu où se gommant les différences visibles et les différences culturelles (p. 273).

L'Autre est responsable de l'exil subi par les enfants du Sud, envoyés en Europe au nom de principes et chargés au prix de leur vie d'y ramener un peu d'ordre. Victimes et bourreaux se trouvent confondus dans un même ressentiment envers les Européens dont la violence est contagieuse, physiquement et moralement.

La menace morale

L'Europe est le champ d'expérimentation du démon, le lieu où le mal et ses épigones (brutalité et fornication) s'expriment librement. Aux prises avec le Mal, l'Autre est porteur de valeurs archaïques et barbares car lui et ses semblables « ont la même religion qu'il y a mille ans. Ça n' peut être que le diable qui en est la cause » (p. 235). Pour les maîtres du Sud, l'Europe est le lieu

d'un « rop plein » (p. 260) où grouille une humanité indistincte et dangereuse car toujours prête à engager le combat et à remettre en cause la stabilité sociale mais aussi le pragmatisme qui fonde la morale du Sud, et la bonne conscience des possédants (p. 263, 268, 271).

Aussi, le simple bon sens et l'instinct de conservation exigent que l'on se protège d'une déstabilisation prévisible, que l'on se défasse de l'intrus, qu'on lutte contre lui. Or, cette situation à laquelle les maîtres du Sud sont confrontés est paradoxale et exaspérante, car c'est à leur demande que l'Autre est venu dans le Sud pour y travailler. La mauvaise foi est nécessaire au maintien d'un équilibre fait de compromissions incessantes, mais la sérénité s'arrête quand surgissent les conflits moraux. En effet, l'Autre remplit parfaitement son contrat et apporte même un bénéfice évident ; il devient alors difficile de justifier son éviction par des faits concrets. Faute d'arguments crédibles, les réticences morales se font envahissantes même durant le sommeil (p. 270). Soumis alors à une double contrainte (il faut être juste envers l'Autre mais protéger avant tout la communauté du désordre qu'il amène), le personnage représentant les propriétaires du Sud dans la nouvelle s'aigrit de ce que l'Autre ne le libère pas de son sentiment de culpabilité en s'excluant tout seul (p. 274). A ce stade du récit, il apparaît que les convenances jouent un rôle non négligeable dans la société sudiste, où tout conflit doit être étouffé, gommé, se dissoudre dans l'accord tacite ou l'implicite. Face au Polonais qui ne saisit pas les enjeux, la propriétaire se sent coupable envers sa communauté car elle ne manifeste pas sa solidarité, mais elle se sent également coupable du renvoi du Polonais, à qui elle n'a rien à reprocher sinon d'être l'Autre, celui par qui le scandale arrive.

Altérité signifiante et prophétique

Flannery O'Connor prend, par l'ironie, une distance nette avec le discours des personnages. On peut donc se demander quel sens donner au refus de l'Autre, à cette mise en scène d'une inadmissible altérité. Laissant de côté le discours des personnages, étudié précédemment, il faut s'appuyer sur le discours narratorial, et un réseau de récurrences

signifiantes : présence du paon à des moments capitaux du récit, récit des « visions » de certains personnages pris en charge par le narrateur et analepses. L'étude de ces éléments permet de lire cette nouvelle comme le lieu d'un conflit entre le passé sudiste et ses valeurs et son présent, si figé qu'il ne peut survivre à une quelconque turbulence : l'altérité est inadmissible parce qu'elle est la menace d'une altération ultime et définitive ; mais, faute de le comprendre à temps, la société sudiste représentée dans la nouvelle se dissout.

Le Sud malade de son passé perdu

Perçu comme le Diable en personne par les personnages sudistes, l'Autre est aussi un messenger. Les gens du Sud, englués dans une vie pragmatique où l'argent est devenu la valeur suprême vont perdre qui la vie, qui son territoire, qui son pouvoir, parce qu'ils s'aveuglent sur le sens à donner aux signes dont l'Autre est porteur.

On note une insistance nette du texte sur le paon. Cet oiseau est présent dès les premières lignes du récit et dans les dernières. Longuement décrit, il est souvent le centre des discours et également le prétexte à la venue du prêtre catholique (p.223, 225, 251, 264). Tout se cristallise autour de sa queue, que l'oiseau déploie selon sa fantaisie. Or, cet ornement est comparé à la « transfiguration », concept catholique (p. 264). On remarque sans peine que la présence de l'Autre provoque l'exposition des plumes caudales, longuement décrites et présentées par le narrateur comme un spectacle symbolique, « une carte de l'univers » (p. 222, 223, 225). Or cette vision splendide ne parvient pas à se substituer à la vision intérieure du personnage dont le point de vue organise la scène ; celui-ci, souligne le narrateur, resta « sans la voir, [...] », « n'y prêta pas plus attention [...] » car « Elle était toute à sa vision intérieure » (p. 225). De plus, le paon dissimulera ses plumes aux regards au moment même où seront prononcées les paroles qui condamnent le Polonais à mort (p. 264).

Offrir ou non ce spectacle n'est pas lié comme il le semble à la coquetterie capricieuse de l'oiseau mais est porteur d'un sens que les personnages — hormis le prêtre — ne savent pas déchiffrer. Ce paon, si commun dans les grandes propriétés du

Sud où il faisait office de chien de garde, est le rappel du passé, d'un temps béni de calme et de prospérité. Le paon est le dernier survivant d'un troupeau et l'animal fétiche du véritable maître de la plantation, le Juge, décédé. Ce Juge est une référence pour tous et les Noirs lui sont restés fidèles (p. 232, 238, 247). Sa mort a conduit la plantation à une mort lente. Or ce Juge faisait de l'amour de l'argent, du profit et de l'évolution sociale, les causes essentielles des difficultés des maîtres (p. 248). Le portait fait de lui le réduit à l'état de vestige marginal d'une race disparue, à l'état de fossile ; son bureau est un sanctuaire et son discours se résume à des maximes (p. 251, 256, 257).

L'Autre, en travaillant, dégage la tombe profanée du vieux maître et réintroduit sur la scène du réel le témoignage visible d'une autre époque — celle de l'immuable et du stable. De plus, il rend évidents les motifs de la rupture sociale qui a suivi, car la tombe a été profanée par les métayers. L'Autre, en ce sens, est lié aux temps révolus de la prospérité, où chacun restait à sa place, dans une société surtout soucieuse de maintenir une ségrégation et un dévouement séculaires. La veuve du Juge ne voit là que rappel de sa ruine et non invitation à redresser la situation de la plantation en contraignant ses ouvriers à accomplir ce pour quoi ils sont là : leur travail. La mort de l'Autre, qui a, par sa présence, réactualisé les valeurs traditionnelles de travail et de loyauté aux maîtres, signifie aussi la mort irrémédiable de la plantation, et, pour la dernière propriétaire, la solitude d'une vie végétative dont même la parole est exclue (cf. la fin de la nouvelle). Ainsi, faute d'avoir admis la remise en cause des valeurs dégradées qui régissent le comportement de chacun, faute d'avoir accepté que l'altérité trouble un statu quo fait de compromissions, d'aveuglement et de silences complices, les personnages sudistes, les maîtres surtout, n'ont pas compris que l'altération annoncée par l'intrusion de l'Autre n'était peut-être que l'amorce d'un retour salutaire à des valeurs passées.

Plus encore, l'Autre peut apparaître dans cette nouvelle comme celui qui, en faisant advenir en pleine lumière le conflit permanent entre le Bien et le Mal, est l'instrument d'une justice immanente, il en est même la victime propitiatoire, ce qui n'est pas, évidemment, sans rappeler nettement la symbolique christique du dogme catholique.

L'Autre, instrument divin

Avec l'arrivée de l'Autre se manifestent les signes d'une catastrophe imminente pour certains personnages, leur mort physique ou sociale, par exemple, qu'ils sont incapables d'identifier parce qu'ils sont aveuglés par leur rancœur et leur mesquinerie. L'un des personnages est sujet à une vision qu'il interprète de façon primaire, en fonction de ses haines et de son profit immédiat. Or, les symboles sont nombreux : présence du feu, couleur rouge sang, poissons blancs et soleil éclaté, le tout ponctué d'une voix « retentissante » qui clame du ciel « prophétie » (p. 240, 241). La vision, apocalyptique, est à mettre en relation, dans la description narrative, avec la description des plumes du paon de la page 225. Mais il est clair pour le lecteur que le personnage vit une alerte cardiaque, car des symptômes cliniques sont signalés ; s'il y a signe de mort, c'est de la mort de ce personnage dont il s'agit. Or celui-ci interprète sa vision comme l'injonction de se venger de l'Autre, créature envoyée par le Malin pour détruire. La mort toute proche du personnage est le résultat de son conflit avec l'étranger et la description de la crise cardiaque à laquelle le personnage succombe est l'écho explicite de ce qui le dérange tant chez l'Autre, à savoir la réminiscence du spectacle obscène de la mort, brutal et confus ; une fois morte, Mrs Shortley « paraissait contempler pour la première fois les frontières terrifiantes de sa véritable patrie » (p. 245, 246). Le face à face avec la mort permet au personnage d'accéder à une vérité essentielle, inconcevable pour elle de son vivant : l'unicité de la condition humaine.

L'Autre, la Personne Déplacée, n'est pas pour l'auteur une créature démoniaque mais l'instrument d'une justice qui distribue ses peines selon les mérites de chacun : mort dans l'errance, fuite éperdue du meurtrier du Polonais, déchéance sociale des Noirs, par leur renvoi ou leur exil dans le « Sud profond » moins indulgent à leur égard, déchéance sociale et physique des maîtres, tous étant complices de l'assassinat.

Seuls le prêtre et le paon survivent à l'éclatement de la société sudiste telle qu'elle est décrite ici : le paon, dernier survivant d'une multitude et désormais seul à veiller sur les ombres du passé, le prêtre qui vient le nourrir et dispenser sa bonne parole à la seule ouaille qui lui reste dans le domaine, une vieille femme ruinée et privée de la parole. Il faut remarquer

cependant que la nouvelle se clôt sur le mot « Eglise », et que Flannery O'Connor était catholique, religion marginale dans le Sud des Etats-Unis. Comment comprendre qu'elle laisse dans cette nouvelle la parole, évangélique, à celui qui en était systématiquement privé dans la nouvelle, et tout particulièrement quand celle qu'il assiste désormais se débattait avec ses problèmes de conscience ? Même si cette parole retrouvée peut sembler dérisoire, pour un prêtre elle ne saurait l'être et le lien qui reste définitivement établi entre le paon, rappel des valeurs passées, la maîtresse de la plantation et la parole catholique peut être compris comme le signe du danger qu'il y a pour la société à ne pas faire de la religion une valeur supérieure. En préférant des principes à visée pragmatique à une morale exigeante, la société sudiste se condamne à la déliquescence ; en rejetant avec violence le rappel d'une histoire et d'un mode de vie passés où l'organisation sociale était basée sur des principes d'autorité sévères et justes, où chacun savait quelle était sa place sans qu'aucune confusion fût possible, les membres de cette société accélèrent le processus de désagrégation de l'ordre social qu'ils s'épuisent à protéger.

La Personne Déplacée, l'Autre, n'est pas présentée par Flannery O'Connor comme un être parfait et exempt de reproches et il serait hasardeux de dire que la nouvelle en fait un personnage valorisé. Il n'est que le révélateur d'une crise profonde affectant gravement la société sudiste où il fait irruption. Il est venu dans le Sud à la demande de la propriétaire du domaine, pour en redresser la situation économique. En ce sens, celle-ci est responsable de la catastrophe finale. En dernier ressort, c'est une vision désespérée que l'auteur propose du Sud des Etats-Unis, autrefois prospère mais désormais confronté à une impasse : l'Autre dont on a besoin pour éviter une ruine prévisible et dommageable pour chacun se révèle aussitôt comme celui par qui la déchéance va être accélérée. Sa présence est aussi inutile que sa mort épouvantable ; l'accepter ou la refuser ne peut rien changer dans une société dont la caractéristique essentielle est d'être déjà morte et de n'avoir, de ce fait, plus rien à préserver.



BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages cités

- BARBERIS, Pierre, « La sociocritique », in *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*. D. BERGEZ et alii, Paris, Bordas, 1990.
- BARBERIS, Pierre, « Littérature et idéologie », in *La Nouvelle critique*, N°39, 1970.
- DUCHET, Claude, « Positions et perspectives », in *Sociocritique*, PARIS, Nathan, 1979.

Bibliographie générale

- AUERBACH, Eric, *Mimesis, la représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, Paris, Gallimard, 1968.
- BARTHES, Roland, « Introduction à l'analyse structurale des récits » in *Poétique du récit* Paris, Seuil, coll Points, 1977.
- CABAU, Jacques, *La prairie perdue, le roman américain*, Paris, Seuil, coll. Points, 1981.
- COHN, Dorrit, *La transparence intérieure*, Paris, Seuil, coll. Poétique, 1981.
- GENETTE, Gérard, *Figures III*, Paris, Seuil, coll. Poétique, 1972.
- GENETTE, Gérard, *Nouveau discours du récit*, Paris, Seuil, coll. Poétique, 1983.
- HAMON, Philippe, *Texte et idéologie*, Paris, Puf, 1984.
- JAUSS, Hans R., *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *L'implicite*, Paris, A. Colin, 1986.
- MAINGUENEAU, Dominique, *Eléments de linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Bordas, 1986.
- MAINGUENEAU, Dominique, *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris, Bordas, 1990.
- MITTERAND, Henri, *Le discours du roman*, Paris, Puf, 1980.
- ZIMA, Pierre, *Manuel de sociocritique*, Paris, Picard, coll. Connaissance des langues, 1985.